

[« Venise démaquillée », dans *Amoureux fous de Venise*, Paris, Oliver Orban, 1985, p. 16-21,]

---

### Venise démaquillée

Il est des villes qui s'offrent très vite ; d'autres qui se refusent fort longtemps. On les parcourt pour connaître leur secret. En ont-elles un ? On voit tant de villes plates, indifférentes, mortelles, qui se vengent de leur anonymat en vous inoculant un cafard peu commun ! Je connais un certain nombre de ces villes, mais une seule semble mêler en elle, intimement, les éléments les plus disparates, et même les plus contradictoires. Une seule. Une ville qui change d'instant en instant, qui vous chasse et qui vous retient, tantôt banale et tantôt exceptionnelle ; j'allais écrire tantôt bourgeoise et tantôt bohème...

On l'aura compris : pour moi comme pour tant d'autres, toute ville est femme. Mais n'est pas séducteur qui veut ; n'est pas vainqueur ni même vaincu qui veut ! Les villes – comme les femmes – en général cachent leur jeu, que ce soit pour investir ou que ce soit pour rejeter. Il y a les bourgeoises, les acariâtres, les braves filles, les sournoises. J'en passe... Elles prennent des maris ou des amants. Ou les deux. A moins qu'elles ne vivent seules, de passage en passage. Existe-t-il des villes vierges ? Problème difficile à résoudre. Car cela signifierait quoi ? Pour ma part, je n'aime que les villes qui inspirent des passions. Mais je n'en connais qu'une qui inspire la folie. Du moins je croyais la connaître.

Il me semblait avoir pénétré Venise dans ses replis et dans ses étalements. Et avoir respecté la lenteur de son rythme passionnel afin de la mieux goûter. L'eau ; la fluidité. Les reflets. On dirait le langage des yeux. Je les ai contemplés longuement avant d'oser aller plus loin. Plus loin. Car, puisque toute ville est femme, n'est-il pas de règle qu'elle prenne un amant ? Surtout – si j'ose dire – en cas de grande beauté ? Mais le mystère de cette ville-femme qu'est Venise semble plus subtil, plus complexe. On a beau savoir que Venise est une prostituée de grande allure, de luxe, on n'ose pas l'aborder et susurrer quelque invite audacieuse : comme Goethe le disait, la beauté vous fait fondre comme le soleil... J'égrenais en secret les noms de ceux qui surent conquérir le lit de Venise. Quel destin ! Quel passé !

Jusqu'au jour où j'appris cette nouvelle surprenante : Venise, cette prostituée aristocratique, fauteuse de troubles, de délires, de suicides, avait eu un mari ! Un rude Bourguignon, au XV<sup>e</sup> siècle, avait accepté de l'épouser. Il s'appelait Philippe de Commynes, il était posé, rusé, riche. Il avait servi Charles le Téméraire avant d'être acheté par Louis XI. Les coups de foudre paraissaient interdits à cette sorte d'homme, et son mariage serait sans doute resté quasi inconnu, s'il n'avait, à juste titre, éprouvé la fierté de l'avoir réussi. Il l'a donc proclamé par écrit. Non pas qu'il se vante d'avoir jeté à l'eau l'anneau nuptial pour égaler la splendeur des noces de Venise avec la mer. Non !

Il ne se vante en aucune façon. Il décrit, il soupèse même, il évalue. Et cette approche nous donne l'impression d'être devant un mari qui détaille sa femme, non pas d'un amant en face de sa maîtresse. Un mari prudent, admiratif, et quelque peu limité. Certes, il n'est jamais ridicule, quoique époux d'une femme trop belle pour lui. Il n'est ni jaloux ni envieux. Le passé lointain et l'avenir lointain lui importent à peine. Il s'intéresse surtout au présent, et un présent qui n'est pas très étendu. Je veux dire que le présent intime ne l'intéresse pas. Il est devant Venise comme un homme de devoir et de regard. Il sait pourquoi il est là et il sait ce qu'il faut regarder. Son rang d'ambassadeur lui permet de détailler la beauté de cette ville avec la rigidité d'un fonctionnaire âgé contemplant son épouse. Ce qui n'exclut pas un certain émerveillement ; ainsi qu'une certaine naïveté. Il nous dit que le Grand Canal est vraiment grand, que les monastères sont nombreux, que les moines sont très beaux car ils sont « moult » bien vêtus. La mer est toujours très plate à Venise, il n'y pas le moindre danger de tempête. Les monuments sont impressionnants. Et cela continue ainsi.

Curieusement, cette approche nous montre une ville que Commynes lui-même ne semble pas avoir vue. Un mari comprend-il les états d'âme d'une nature aussi complexe que celle de Venise ? Il est pris par des réceptions officielles ; il est pris par les tâches importantes qu'il doit assumer. Il ne pense pas aux amants que Venise a eus, qu'elle aura. Aux amants qu'elle a peut-être en ce moment tandis qu'il parade aux réceptions... En effet, ses descriptions ont quelque chose d'abstrait, d'irréel,

de limité, qui au premier abord nous déçoivent. On voit le cadre grandiose, on voit les gestes ou les mouvements, mais on ne voit pas vraiment la vie. Par instants, sa description ressemblerait presque à une enluminure violemment colorisée. Mais bizarrement figée. Ce qui ne manque pas d'un certain charme désuet ; un charme toutefois qui ne saisit pas Venise d'une manière assez forte, assez spécifique.

Timidité ou incapacité ? Et l'image du mari âgé, quelque peu gêné et maladroit, s'impose à nouveau. Les ponts, le canal, le palais, ne le font vibrer qu'à peine. Il admire, certes, les richesses des costumes, des marbres ; il s'extasie devant les fastes des cérémonies, les rythmes des solennités, mais rien de tout cela ne l'emporte.

*« Et fus bien émerveillé de veoir l'assiette de ceste cité et de veoir tant de clochiers et de monastères, et si grand maisonnement et tout en l'eaue et le peuple n'avoir nulle autre forme d'aller que en ces barques dont je croy qu'il s'y en finerait trente mil ; mais elles sont fort petites. »* Son attention ne va guère plus loin ? Il semble. Une curieuse propension à citer des chiffres pourrait rapprocher Commynes des guides américains d'aujourd'hui. Outre les chiffres, l'adverbe qui revient le plus souvent sous sa plume est « richement ». Puis les chiffres défilent :

*« ... Et y ay veü navyres de quatre cens tonneaulx... et les maisons faictes puis cent ans de marbre blanc qui leur vient d'Istrie, à cent mil de là et au-dedans ont pour le moins en la plupart deux chambres qui ont les planchers dorez et les ostevens paincts et dorez... Et me fit-on veoir trois ou quatre chambres, les planchers richement dorez et les lits et ostevens... Et y a audit palais quatre belles salles richement dorez... Et la chapelle Saint Marc qui est la plus belle et riche chapelle du monde... En son trésor il y a douze ou quatorze gros balais [diamants]. Il y en a deux, l'un pèse sept cens, l'autre huit cens caratz... Il y en a douze haulx de pièces de cuirasses d'or et douze couronnes d'or... »*

Ces précisions d'inventaire créent par un effet inverse une curieuse sensation d'irréalité et elles donnent à la vision de Commynes une dimension à la fois étriquée et étrange, car Venise, même à son époque, était plus que cette simple et naïve accumulation de richesses. Carpaccio, par exemple, avait plus de trente ans lorsque Commynes vint à Venise, et ses tableaux annoncent Guardi, traduisent déjà les contrastes de la sérénité et de la dépravation. L'artiste pressent, le bourgeois-diplomate s'émerveille. L'artiste nous montre une Venise quasi actuelle ; le chroniqueur nous montre une Venise à ce point éloignée de ce que nous savons d'elle qu'elle en devient fascinante par un biais inattendu : celui de voir une ville connue sous un angle totalement nouveau. C'est l'un des paradoxes qui surgit à la lecture de Commynes. Il en est un autre : Carpaccio, l'artiste, l'amant, nous découvre l'éternel féminin de sa ville. Mais Commynes, le mari un peu épais, ponctuel, empli du sens de son devoir, nous en présente l'aspect presque fugace, car cet homme, incapable de saisir les profondeurs de l'âme féminine, répertorie les richesses, les matériaux, les couleurs, j'allais écrire : les fards, toutes choses qui vues sous l'optique de son époque, que Commynes est incapable de dépasser, confèrent à son approche une instantanéité de jamais plus. Malgré lui il nous donne à rêver. Venise, jeune, fière, elle avait autre chose à faire en ce temps-là que de s'adonner aux plaisirs de la volupté, et cette chose s'appelait : la politique. Elle était indépendante, riche, ambitieuse. Et on la courtisait. Depuis plus de deux cents années. Je ne prétendrai pas que les souvenirs de la quatrième croisade fussent encore très vivaces dans l'esprit des habitants.

Mais l'énorme butin qu'elle avait amassé s'était mué en palais, en décors et étoffes, en somptuosité qui éblouissaient les voyageurs. Cette quatrième croisade fut surtout pour Venise une affaire commerciale fabuleuse. Ville intéressée, ville cupide, elle le fut deux cents plus tôt ; elle l'est encore à l'époque de Commynes. Lui, son regard marital posé sur les fugacités les plus éblouissantes de cette ville-femme... Et c'est en même temps un regard qui date, un regard de vieux. Par exemple, les œuvres d'art contemporaines ne l'intéressent pas ; il ne remarque rien des tableaux de la famille des Bellini, le père et surtout les deux fils, Gentile et Giovanni. Pourtant elles étaient exposées dans les églises que Commynes visitait.

C'est dire à quel point nous trouvons une Venise limitée sous la plume de Commynes. Mais à l'intérieur de ces limites, quelque chose se dégage de sa description. Son approche est celle de quelqu'un qui remarque juste ce qu'il faut, le plus apparent sans doute, mais qui sait d'où ces

apparences proviennent. Il connaît l'origine des richesses de cette ville insaisissable. Sous la pompe et les ors, il voit les actions noires et vénéneuses. Car s'il a un regard de vieux mari, il a malgré tout des connaissances d'ambassadeur. De sorte que sa description d'enluminure, de livre d'heures, laisse deviner la gangrène morale qui ronge les marbres et les ors négligemment étalés.

Par une prémonition inconsciente, Commynes nous présente une Venise à la charnière de deux époques. C'est d'une part une Venise actuelle qui commence, la gangrène physique – tout aussi sournoise – ayant remplacé la gangrène morale. Mais il nous montre également une Venise qui s'achève car la toute-puissance de la Sérénissime République commence à s'effriter. Il se laisse prendre aux surfaces miroitantes et ne sonde pas les profondeurs ; le jeu des intrigues lui suffit. Dès lors, nous sommes repris par nos impressions du début : des couleurs violentes et archaïques plaquées sur une ville, ville-femme dont il soupèse les séductions mais dont il ignore les mystères.

Une fascination inattendue naît de cette conjonction. Car la Venise de Carpaccio, par exemple, nous la voyons toujours. Celle de Commynes, nous ne la verrons plus. Ce gros homme réussit le tour de force de nous rendre actuel le passé, naïve la fourberie, tronqué l'horizon. Et cette Venise, si différente des autres Venise, nous attire par cela même. Ce que Commynes ne voit pas ajoute paradoxalement à sa description le charme de ces tableaux primitifs, quand la perspective n'était pas encore inventée. En effet : pas un mot sur Byzance ! Pas un mot sur le nouveau continent ! Byzance, rivale et modèle de Venise, tombée voilà quelque quarante ans. Par un juste retour Venise va en subir le contrecoup ; yeux clos, elle commence à s'abandonner à ses démons intérieurs, et le monde actif l'abandonnera aussi. D'autant plus que l'Amérique, découverte il y a peu, va privilégier l'Atlantique aux dépens de la Méditerranée. Qui pouvait le prévoir ? Commynes s'aveugle sur une Venise trop envoûtante pour lui, et dont les sources, les ressources, commencent à se tarir ; et cette Venise charnière de Commynes, œuvre d'art presque malgré lui, nous ensorcelle autant, sinon plus, que celle des artistes qui dévoilent en connaissance de cause le génie de leur ville aimée...

Bientôt elle portera – pour la gamme variée de ses amours – les masques qu'elle portait pour la gamme variée de ses affaires ; les méandres de l'âme et des dissolutions remplaceront ceux de la politique.

Grâce à quoi on pourra l'aimer pour elle-même ; et Commynes y est sensible déjà. Mais à partir de lui on prendra la voie inverse : on quètera fiévreusement en Venise un certain mal de vivre somptuaire dont Commynes fut sans doute la première victime inconsciente, aveugle, et dont nous sommes peut-être les dernières victimes lucides, à la fascination lassée...